

Mollo (Suzanne). — *L'école dans la société*

Guy Vincent

Citer ce document / Cite this document :

Vincent Guy. Mollo (Suzanne). — *L'école dans la société*. In: Revue française de pédagogie, volume 13, 1970. pp. 65-66;

https://www.persee.fr/doc/rfp_0556-7807_1970_num_13_1_2000_t1_0065_0000_1

Fichier pdf généré le 21/04/2018

MOLLO (Suzanne). — L'école dans la société. — Paris, Dunod, 1970. — 22 cm, 320 p.

L'auteur a présenté dans un article de la Revue française de pédagogie (cf. n° 11, « Transformations et résistances des modèles éducatifs dans l'enseignement élémentaire ») quelques-unes des thèses essentielles qu'elle développe dans cet ouvrage. Nous pouvons donc nous dispenser de les exposer à nouveau, pour retenir d'autres aspects de ce travail. Rappelons cependant qu'une série d'enquêtes (analyse du contenu des manuels de lecture, interviews de futurs instituteurs, questionnaires appliqués aux élèves et aux maîtres de différents types d'écoles, etc.) permet une étude des modèles auxquels se réfèrent les partenaires de la vie scolaire. Il s'agit aussi et par la même d'analyser, dans le cas de la France et d'un point de vue psycho-sociologique, la relation pédagogique, sans oublier, — ce qui justifie le titre de l'ouvrage —, que celle-ci dépend des rapports entre l'école et la société.

« L'école de Jules Ferry paraît actuellement bien périmée. Mais elle résiste fermement aux changements ». Comment se manifeste cette résistance et quelles en sont les raisons ? Le conservatisme scolaire (analysé avec précision, ce qui permet de rectifier beaucoup de lieux communs) apparaît aussi bien dans le contenu de l'enseignement que dans les méthodes pédagogiques. Les manuels de lecture les plus récents n'apportent qu'une présentation nouvelle des classiques du primaire ; ils décrivent une société traditionnelle, essentiellement rurale (avec quelques aperçus sur les débuts de l'industrialisation), des héros très différents de ceux de la littérature extra-scolaire, une morale dont les grands thèmes restent ceux de 1880, une famille et une école très fortement hiérarchisées. Eloigné des goûts des jeunes élèves, comme le montrent les résultats d'un sondage sur les textes préférés, l'enseignement, plutôt que de s'adapter au monde moderne, tente de l'assimiler à son propre système de valeurs.

De même, les techniques pédagogiques nouvelles, qu'il s'agisse de la télévision scolaire ou des méthodes actives, ne sont adoptées que dans la mesure où elles ne remettent pas fondamentalement en question le contenu, la finalité et la structure de l'activité pédagogique. L'idéologie de l'école nouvelle n'entame pas véritablement le modèle traditionnel des relations maître-élèves : aux yeux de l'un des instituteurs interrogés, par exemple, l'enfant qui participe activement à la classe est celui qui répond quand il doit répondre aux questions du maître. Pour les futurs instituteurs, chez qui on pourrait attendre d'autres modèles, le bon élève reste caractérisé essentiellement comme discipliné, studieux, docile, réceptif, etc. La comparaison effectuée entre des écoles nouvelles et des écoles traditionnelles montre qu'elles diffèrent moins en réalité qu'elles ne devraient en principe : on s'aperçoit par exemple que si les punitions sont plus fréquentes dans les secondes, chaque type d'établissement puise dans le même registre de sanctions, tout en privilégiant certaines d'entre elles.

Il faut certes attendre quelques années pour savoir à quoi aboutira, chez les jeunes enseignants, l'émergence d'un nouveau modèle d'ecolier idéal, qui entre actuellement en contradiction avec l'ancien. Mais cet avenir dépend de la force conservatrice de l'école, qui reste à expliquer. L'auteur analyse un double conservatisme, psychologique et sociologique. Les maîtres trouvent dans les modèles du passé la sécurité et la garantie contre toute atteinte à l'image qu'ils se font et qu'ils donnent d'eux-mêmes. Dans une relation pédagogique non dialectique, l'enseignant accapare tout ce que la communication contient de dynamisme et de créativité. L'image de l'ecolier-récepteur, complémentaire de celle du maître, permet à celui-ci de garder sa suprématie. L'idéologie des enseignants leur permet de concilier l'attachement au passé avec le rôle qu'ils s'attribuent de former les hommes de demain : il leur suffit de concevoir l'évolution des générations comme progrès constant et linéaire. Ce système n'est cependant pas sans failles : les modèles vécus par les écoliers mettent en question le pouvoir du maître.

Il y a d'autre part une nécessité sociologique de la résistance de l'école aux changements : elle est, en particulier l'école primaire, le « musée des valeurs », et, dans un monde en transformation rapide, l'homme désorienté cherche un cadre de référence stable, donc rassurant. On peut même penser que l'attachement au passé croîtra avec l'inquiétude causée par des transformations de plus en plus rapides.

La précision et la richesse des enquêtes présentées dans ce livre, la théorie qui a présidé à leur élaboration et à leur interprétation, permettent de sortir des lieux communs sur l'école traditionnelle et l'école nouvelle, sans cesser de se référer au vécu scolaire. Les enseignants pourront trouver là le moyen de prendre conscience de ce qu'ils se cachent souvent soigneusement. Certaines conclusions ne laisseront pas d'inquiéter les éducateurs : dans une école qui proclame hautement ses intentions moralisatrices et éducatives, l'élève, face au maître accapareur, est contraint au conformisme et à l'hypocrisie. Enfin, au point de vue de la recherche, comment ne pas louer cette tentative de conjonction des différentes sciences de l'éducation ?

Mais on peut regretter que l'auteur n'analyse pas davantage cette société dans laquelle il faut situer l'école pour la comprendre, cette forme des rapports école-société à laquelle correspond une forme spécifique de relation pédagogique. A plusieurs reprises cependant, il apparaît nécessaire de ne pas simplement caractériser la société par la rapidité des changements qui s'y produisent ou par une bureaucratisation assez peu définie. Ainsi nous est-il rappelé que l'enseignement primaire obligatoire et gratuit avait pour buts, à l'époque de Jules Ferry, de former l'ouvrier français moyen, le citoyen dont la France « industrielle » avait besoin, et de maintenir l'ordre social. De quel ordre s'agit-il et ces fonctions ne sont-elles plus celles de l'école d'aujourd'hui ? Pourquoi encore ne pas désigner plus clairement et expliciter les fonctions politiques de l'enseignement, lorsqu'on montre par exemple que la littérature scolaire « renforce le sentiment d'appartenance à une catégorie sociale », en inculquant à l'enfant l'idée que plus le métier est modeste, plus le mérite est grand ? Lorsqu'enfin on impute à « un groupe social » plutôt qu'à la responsabilité des maîtres les insuffisances et routines de l'enseignement, ne faudrait-il pas, — sans pour autant transformer un ouvrage de sciences de l'éducation en pamphlet —, définir ce groupe et analyser les fonctions qu'accomplit l'école primaire par rapport à lui ? Mais ces remarques enlèvent d'autant moins à l'intérêt de ce travail que l'auteur déclare y avoir trouvé la substance de ses recherches ultérieures.

Guy VINCENT